

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

Rien ne vient de rien ; rien de ce qui existe ne peut être détruit.

DEMOCRATIE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. »
Six mois	3 fr. »
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à LOUIS MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Une Fête à l'Hôtel des Sociétés Savantes

C'était vendredi 20 mai. Dès 7 h. 1/2, une foule émuë, avide de voir, d'entendre encore, d'applaudir, d'acclamer la grande et tant aimée Louise Michel, se pressait rue Danton, pour la conférence annoncée. Chacun veut entrer coûte que coûte, les uns venus de bien loin, d'autres âgés, souffrant tiennent à assister, peut-être pour la dernière fois, à cette fête de résurrection.

Mais bientôt la salle est comble, et on entre toujours ; on s'assète aux tribunes, on envalait les allées ; pourtant l'agitation fait enfin place à un silence respectueux, étonné, ébahie, dans l'attente de voir encore cette femme qui fit couler tant d'encre, qui vit couler tant de sang, supportant de misères, et qui malgré tout, si simple, si humaine, chancelant encore sous la terrible maladie qui l'avait terrassée, va tout à l'heure secouer son frêle corps pour maudire et pour espérer !

Et importants, affairés, c'et là courrent quelques journalistes ; fracassants et bêtas comme à leur habitude, ils emplissent salle et couloirs, songeant à l'interview possible, dans la secrète angoise de n'y rien comprendre, avec aussi la rassurante pensée de l'adapter à leur cerveau... au niveau de celui de leurs lecteurs.

C'est pourquoi l'un d'eux décrira le lendemain une pharamineuse apothéose, la foule en extase, Louise portée en triomphe dans les salves de vivats, tandis que les plus proches déchiquettent religieusement sa robe et son manteau !!!

Cet enfant de cheveu eût dû naître veau gras ! Jamais, je crois, une conférence n'eut lieu dans un silence si profond et c'était saisissant, alors que tout se taisait, d'écouter la faible voix s'évoluer dans la salle, s'accrochant là et là dans un éclat plus fort, mais si sincèrement, si simplement, que les applaudissements n'osaient interrompre le cours.

On eût dit la véritable image de ce monde où nous nous débattons. Dans le grand hurlement de la misère quotidienne, dans les clamours de la répression, un arrêt subit s'est fait tout à coup. Plus rien ne bouge, tout se tait. Puis la conscience humaine, inurnure... un souffle, un rien... Puis elle a continué, a grossi, s'est peu à peu enflée, échauffée... elle devient la voix de l'anarchie qui balaiera le vieux monde !

M. F.

PRIME A NOS ABONNÉS

A tous les nouveaux abonnés d'un an, et à ceux qui déjà abonnés renouveleront pour une année, nous ferons cadeau d'un superbe portrait photographique de notre amie LOUISE MICHEL. Ce portrait, d'une valeur de 15 fr., grâce à un arrangement spécial avec la photographie Léon Maës, 17, rue de la Chapelle, Paris, nous pouvons le laisser à ceux de nos lecteurs qui ne peuvent s'abonner, au prix de 2 fr., pris au LIBERTAIRE, par la poste 25 centimes en plus.

L'épreuve photographique collée sur carton, applique gaufré nouveau genre, de la dimension de 31 centimètres sur 41 centimètres, formera, une fois encadrée un très joli tableau que tous nos lecteurs voudront avoir.

Done, pour un abonnement de 6 fr. pour la France, 8 fr. pour l'extérieur, on recevra PENDANT UN AN LE LIBERTAIRE ET SA PRIME, indiquée ci-dessus ; et pour 2 fr., la prime seule.

Adresssez lettres et mandats à Louis Matha, 15, rue d'Orsel ; ajouter 25 cent., pour frais de poste, soit 6 fr. 25 pour un abonnement d'un an, soit 2 fr. 25, pour le portrait seul.

N.B. — Prière d'écrire très lisiblement le nom et l'adresse, afin d'éviter toute confusion.

LOUISE MICHEL

A peine de retour à Paris et pas encore remise de ses fatigues, Louise a absolument voulu recommencer la bataille malgré l'avis opposé de beaucoup d'entre nous qui craignaient une rechute.

La salle des sociétés savantes était trop petite vendredi soir pour contenir tous les amis de notre excellente camarade, car, vraiment, c'était bien plus une réunion d'amis qu'une réunion publique.

Voici, ci-dessous, résumée par elle-même, la très intéressante causerie que nous fit Louise Michel.

Nous donnons également le lettre que Malato écrivit à Louise, dont Girault donna lecture à l'assemblée :

AUX PORTES DE LA MORT

Il est probable que chaque être, aux portes de la mort, comme à toutes les phases de son existence éprouve des sensations en rapport avec lui-même ; les miennes, pas plus que d'autre, ne comparent donc comme généralisation. Les voici comme notes :

Plusieurs fois, j'avais cru, pendant les premiers temps de notre tournée, que ma

volonté triompherait de la grippe, gagnée dans une ville du nord où nous avions été pris dans une tempête de neige.

Nous faisions, Girault et moi, une conférence chaque soir, lui sous ce titre : « Vers la cité meilleure », moi, sous celui-ci : « Vers la possession » les grandes lignes de ces conférences seront données prochainement (*Libertaire*). J'avais grand espoir en cette tournée comme propagande. Notre itinéraire était long et comprenait l'Algérie.

A Troyes, je tombai une première fois malade d'une congestion pulmonaire ; cela se termina assez vite, mais le médecin ne voulut pas me laisser sortir pour la conférence de Chaumont. L'opinion des camarades était semblable à la sienne, je cédai.

Mon opinion personnelle était que je plairais en me retrouvant à Chaumont où j'ai fait mes études, et seule ville, avec Paris, que j'avais vue lorsque j'ai fait mon premier long voyage, celui de Calédonie, et où j'étais attendue avec affection, m'aurait rétablie ; la volonté contrainte se trouvait présenter moins de force pour la suite du voyage.

Après huit jours passés à Troyes, nos conférences recommencèrent. Girault avait dû en faire plusieurs seul pendant ce temps.

Il y eut une ou deux rechutes, mais à Toulon, je croyais avoir enfin vaincu et les dernières paroles de ma conférence étaient que, dans la lutte avec la maladie, j'espérais avoir le dernier mot.

Une fois à l'hôtel Terminus, le contraire se produisit. Alors la congestion pulmonaire se déclarera avec une telle gravité que je me sentais descendre de minute en minute à un degré plus bas de l'existence.

L'expression qu'on emploie quelquefois : « la guenille humaine » me semblait pleinement exacte ; je sentais mon corps comme un haillon que moi-même je regardais comme jeusse regardé toute autre chose. A ce degré tout se matérialise. Les sensations sont d'une acuité d'autant plus grande que les sens peuvent être employés l'un pour l'autre. Il m'a semblé lire, à travers mes doigts, des dépêches que Charlotte, ma jeune compagne, tenait dans ses mains. La manière de lire n'était pas la nôtre, mais une simple impression. Quant aux dépêches, si je ne me trompais pas, je crois que c'est parce que je pensais d'où et de qui elles venaient.

La pensée aussi se matérialise ; elle devient symbole ; le langage humain a disparu.

En se sentant s'en aller dans les éléments on éprouve une sensation double, un glissement très doux sur le même plan, comme en suivant le fil de l'eau, et une dissémination pareille à celle des sentiments ou des couleurs, les molécules se répandent loin, loin.

L'idée est celle d'une incorporation des éléments. J'avais alors le souvenir d'une impression de Calédonie : par un cyclone le ciel et la mer étaient noirs, des tornades d'eau se versaient comme des océans, et moi, cramponnée à un rocher, je regardais dans ce noir et je sentais une attirance au fond de la mer où rauquaient, pareils à des hurlements de fauves, à des sifflements de reptiles, les flots dans les abîmes ; je sentais aussi profondément que ce jour-là, et la même pensée me revenait, que nous avons vécu dans les éléments.

J'avais d'autres souvenirs encore, entre autres, celui d'un morceau de musique composé par un nihiliste qui n'a pas laissé son nom, que notre ami Huot jouait sur son violon, et qui m'avait fait penser à un trou d'ombre dans lequel on se débattrait en frappant de ses bras les parois d'un gouffre. Ces souvenirs avaient plus d'acuité que la lointaine réalité.

Lorsque la dernière heure est attendue par tous autour de vous, quand on ne souffre plus, tant il reste peu de vie, les sens qui d'abord, se suppléaient l'un l'autre, deviennent un seul, les contenant tous ; le temps est un bloc qui vous écrase, le passé éternel est joint au présent, et le présent tient à l'avenir.

A propos de la durée, je me suis trompé, le temps me semblait long comme l'éternité, et pourtant il m'a si bien paru plus court, que j'ai compté huit jours au lieu de trois semaines.

Cette impression doit causer la demande continue des mourants : Quelle heure est-il ? Je ne le demandais pas parce qu'à chaque instant, une horloge de gare étant devant la fenêtre, Charlotte ou le médecin la disaient tout haut.

Etant au plus mal, la pensée est plus haute, on regarde le vaste monde comme on verrait un tableau, la guerre paraît une grande tâche de sang, les époques successives des sommets de plus en plus hauts. Les

deux courants humains, l'un vers le passé, l'autre vers l'avenir, s'en vont, se heurtent comme les fourmis d'une fourmilière, dont les unes s'obstinent à s'ensevelir sous les débris, tandis que les autres emportent à la hâte les larves vers une cité nouvelle.

Je dis moins clairement toutes ces choses, elles étaient alors grandes et belles ; tout le mal venu des misères éternelles a sombré, les amitiés passées et présentes, les sympathies qui se produisent, sont des courants de vie ; il semble que l'amour infini soit devenu un sens, et vous enveloppe. C'est une des forces de l'avenir. C'est de là que je suis revenue et j'ai gardé l'amour infini.

Peut-être la race qui s'élève et qui sera le XX^e siècle comprendra ces choses ; nous ne sommes, nous, que les primates de l'idée ; l'humanité de demain, élevée avec des mappemondes, des télescopes, des microscopes, pour remplacer les croix, chez qui le mysticisme endormeur aura évolué en amour de l'inconnu, des arts, des découvertes fera la légende future.

Mais le temps où tous seront conscients est loin, peut-être encore, et la lutte pour les conquérir sera rude comme m'a été le temps.

Une fois mieux, je me demandais, devant toutes les marques de sympathie qui m'ont été prodiguées, ce que je pourrai faire pour les mériter.

Peut-être ce serait en continuant ma vie de propagande, pour la prise de possession du monde par l'humanité, de diminuer les haines entre les hommes, puisqu'elles s'éteignent autour de moi.

Louise Michel.

UNE LETTRE DE MALATO

Paris, 20 mai 1904.

Ma chère Louise,

Vous avez bien voulu m'inviter à prendre la parole comme troisième orateur à la conférence que vous faites ce soir avec Girault. Veuillez m'excuser, si je ne puis être avec vous pour redire infinité moins bien ce que vous direz de toute votre âme et avec votre inspiration imagée d'artistes : la marche des êtres humains vers une société plus large, plus libre, meilleure, sans frontières, sans lois, sans maîtres.

Et puis, peut-être vaut-il mieux que je n'y vienne pas. Je ne pourrais m'empêcher d'y apporter une note amère et j'estime qu'au lendemain de la terrible secousse qui vous a conduite aux portes du tombeau, vous avez droit, après toute une vie de luttes au repos moral, à l'évocation souriante des destinées futures de l'humanité. La réunion de ce soir, à l'hôtel des Sociétés savantes, doit être une fête de famille, où vos amis connus et inconnus viendront se réjouir de vous voir et de vous entendre après avoir craind si fort de vous perdre. Le simple tact, à défaut même de l'amitié, suffirait à faire désirer que cette réunion n'ait pas d'autre caractère, sans une note dissonante.

Or, je ne pourrais m'empêcher d'apporter cette note dissonante : je m'explique.

Il est incontestable que les choses se sont améliorées depuis l'époque — six ans nous en séparent — où des troupes imbéciles, dirigées par de parfaits scélérats, voulaient nous courber sous le joug du sabre et du goupillon. On ne parle plus aussi haut de brûler les Juifs dans des chemises souffrées et de décercler les libres penseurs ; on peut même déplier dans la rue un journal d'étiquette radicale, sans recevoir un coup de poing dans le dos. C'est un progrès si l'on veut : un progrès bien relatif ! Mais les lois scélérates existent toujours. Le militarisme, si attaqué soit-il, est encore debout et demain, dans le 14^e arrondissement de la Ville-Lumière, tous les chauvins, bondueurs et exploiteurs, grands, moyens et petits, vont s'unir sur le nom du ci-devant colonel Marchand, ridicule héros de réclame, pour tenter un retour offensif du nationalisme.

On parle de dénoncer le Concordat ou, tout au moins, de suspendre les relations diplomatiques entre la République française et le sorcier enjuponné du Vatican. Mais, en attendant, les gens qui ne sont pas assez fous pour croire au voyage de Jonas dans une baleine et au miracle eucharistique des pains à cacherer, sont obligés de payer les malfaiteurs publics qui inculquent aux cerveaux une aussi stupéfiante aliénation mentale.

L'immonde alliance tzarienne subsiste toujours. La France démocratique et so-

ARDENTE VISION

Dès huit heures du soir, on s'assète aux Sociétés savantes.

Camarades venus une fois encore, entendre cette voix douce, falote, mystérieuse qu'on croyait s'être tué ; étrangers pour

Cleyre Yvelin.

ciale, la France de la Révolution est encore la vassale du despote cosaque, le seul qui avec le grand assassin de Constantinople et le Pape, continue à incarner dans l'Europe du XX^e siècle les ignominies sanglantes et folles du moyen âge.

Et à l'heure même où les grotesques généraux et amiraux à icônes, sacrés héros par la presse nationaliste et par l'ignorance publique, succombent comme le prévoyait dès le début tout homme de bon sens, sous le choc victorieux des Japonais, à une heure même où inconsciemment — mais qu'importe ! — les fils du Soleil Levant font s'éteindre le soleil couchant du tsarisme, vengeant ainsi la conscience humaine sur les massacres de Kitchineff, sur les cosaques policiers aux fous plombés, à cette même heure, notre république radicale et anticléricale expulse ignominieusement deux nihilistes, Burtsef et Karkhov.

Et nulle voix ne s'élève pour cracher une protestation aux misérables valets du tsar ! Les socialistes ? Les sincères d'entre eux reconnaissent que le mot ne veut plus rien dire, qu'on l'a sali, prostitué. Autrefois, un socialiste, c'était un homme qui, se réclamait-il de Proudhon, de Karl Marx ou de Blanqui, voulait avant tout détruire l'exploitation économique, changer la base de la société, faire de la propriété capitaliste une propriété sociale. Aujourd'hui, le socialiste est un monsieur décoré, tout au moins des palmes académiques, qui est reçu dans les ministères quand il n'est pas lui-même chef de bureau. Aussi n'y a-t-il plus d'indépendance pour discuter, et protester contre l'omnipotence policière.

Le radicalisme, qui paraissait agonisant après une faillite de vingt ans, s'est réveillé et rajeuni en absorbant le socialisme.

Et les anarchistes ?

Sont-ils demeurés l'infatigable parti de la révolution ? Le parti qui signale les écueils au navire en marche ? Le parti qui jette le cri d'alarme et de bataille ? Car tant que l'oppression et l'injustice régneront, il faudra qu'il y ait bataille.

Hélas non ! Et je le constate avec douleur puisque, comme vous, je suis anarchiste.

Le rêve et la casuistique ont désagrégé nos forces. On vit dans un monde idéal, se bercant de visions paradisiaques qui seront un jour réalité et oubliant que c'est par une action continue qu'il faut conquérir ce monde de meilleur.

Entre ce monde et le présent s'étend encore un abîme qu'il faut combler, combler avec les ruines du capital, du militarisme, des religions, des Codes.

Où sont les ardeurs d'autrefois ? La race des Blanqui, des Reinsdorf, des Spies, des Parsons, des Cafiero, des Bresci, des Angiolillo, n'a-t-elle pas laissé des descendants ? Quoi, on expulse deux révolutionnaires russes et pas un meeting retentissant ! C'est sur la théorie de l'abstention ou de l'amour libre — toujours la théorie ! — que roule l'ordre du jour des réunions.

Demain, la révolte grondera en Russie, génératrice d'événements immenses pour toute l'Europe et, en France, nos camarades continueront à dormir, rêver ou disserter sur le libre jeu des affinités !

Au lendemain de la crise Dreyfus, un certain besoin de repos — je parle pour ceux qui peuvent se reposer — était dans l'ordre naturel des choses. Mais si ce repos se prolongeait, il deviendrait de la torpeur, de l'ankyoze : la faible marche à gauche — oh ! combien faible ! — finirait par s'arrêter. Ce serait de nouveau l'enlisement dans le marécage opportuniste, en attendant l'assaut de la réaction cléricale et militariste reformée.

Il est temps que ce calme plat prenne fin et que, pour que s'accélère cette marche à gauche, pour que se réalisent nos espoirs, souffle du large le vent de la révolution.

Nous ne luttons pas pour conquérir les palmes académiques ; nous n'avons pas de députés à ménager, de ministres à servir. Donc, en avant ! Aujourd'hui, comme hier et demain comme aujourd'hui !

Voilà, ma chère Louise, ce que j'aurais dit si j'étais venu et ce qu'on pourra lire si cette lettre ne vous semble pas trop amère, dans cette soirée où tous viendront justement vous fêter.

Bien affectueusement à vous,

Ch. Malato.

EXEMPLE

Les nationalistes, antijuifs et autres tar-digrades, nous rabattent les oreilles de leurs imprécations contre les juifs, francs-maçons et socialistes, à propos de l'agitation anticléricale.

Seulemen, cette agitation, dangereuse pour les derniers partisans du passé, ne l'est nullement pour l'Eglise de France, qui y puise au contraire une nouvelle force, le clergé séculier, convaincu que le passé est bien mort, et ne saurait renaitre, désirait se rapprocher de la bourgeoisie et se rallier à ses formes politiques et sociales, mais les moines, défenseurs, de l'aristocratie nobiliaire et de ses formes politiques, trop imbus des vieilles traditions, étaient un obstacle, le gouvernement l'a dérassé de cet obstacle, et nous aurons une Eglise gallicane, revue et corrigée, entièrement sous la dépendance de la bourgeoisie, et de son gouvernement républicain.

Nos gouvernements actuels, comme leurs prédécesseurs, savent bien qu'un peuple sans religion est ingouvernable ; le père Combes s'est affirmé spiritualiste, cela signifie qu'il a compris la nécessité d'une religion pour le peuple, comme Robespierre, seulement, il préfère s'en tenir à celle qui existe que d'en créer une de toutes pièces, et au lieu d'agir contre le catholicisme, comme le croient les jobards, il n'a fait qu'agir sur lui, afin de le reformer, de le moderniser, et par là même de le conserver pour le plus grand bien des bourgeois. Allant dernièrement à Rambouillet, et passant à Vaux-de-Cernay, où se trouve un château des Rothschild, je remarquai sur une place du village un calvaire sur lequel était gravée cette inscription :

Ce calvaire renversé pendant la Révol-

tion, a été relevé et restauré par M. le baron Henri de Rothschild. Les habitants reconnaissants.

Ce financier juif faisant restaurer un calvaire, démontre que la classe dirigeante et dirigeante, veut la conservation du catholicisme en France, et ses représentants ne sauraient vouloir et agir autrement qu'elle.

On peut être assuré qu'il en sera ainsi quand les socialistes, voire les plus purs révolutionnaires auront (?) le pouvoir, pas de religion, pas d'Etat durable, ils seront obligés de s'inspirer de cette vérité, comme leurs prédecesseurs, et comme eux, de réformer l'Eglise afin, dans leur intérêt, de la conserver.

Une agitation anticléricale, venant d'un

gouvernement, a grossi son douaire jusqu'à la pléthora.

Depuis des lunes et des lunes, son magot mobilier et immobilier a pris des proportions inouïes. Si les travailleurs laissent faire la pieuvre cléricale, ce monstre tentaculaire se gorgera de son sang sans espoir d'échapper à ses ventouses.

Certain gouvernement, le nôtre, ayant besoin de l'Eglise pour étouffer les instincts de révolte, la combat pour la forme, avec des armes fragiles, n'osant ou ne voulant l'abattre sans pitié. Ce que rêve la dirigeance républicaine est la suprématie absolue sur son troupeau d'esclaves laïques et non point l'abolition de l'Eglise. Au lieu de périr sous le joug ecclésiastique, on mourra sous le faix bancocratique ou civil.

L'Eglise est un monument de barbarie, d'iniquité. Ce monument, élevé par l'inconscience des hommes, doit être détruit de fond en comble par les foules insurgées et clairvoyantes. Ce n'est pas les timides coups de pic, si coups de pique il y a, des anticlériaux du gouvernement qui réalisent cette œuvre de salubrité sociale.

Quand les révolutionnaires se remémorent les forfaits de l'Eglise, leur sang bouillonne d'indignation.

Lisez ces lignes significatives de Proudhon :

« De l'an 312 à l'an 394, il a été livré pour le compte du christianisme, entre les compétiteurs païens et chrétiens de l'Empire, 18 grandes batailles, sans compter les séditions, les révoltes, les réactions, persécutions, massacres, spoliations, etc.

« L'Eglise accapare l'or, l'argent, le numéraire ; dépouille les temples des Dieux, qui lui livrent Constantin et ses successeurs ; s'adjuge les propriétés consacrées à l'ancien culte, capte les héritages, fonde des hôpitaux, des églises, et bientôt des couvents ; jette les fondements de la servitude féodale. Tout occupée d'asseoir sa hiérarchie, de préparer sa centralisation, elle ne fait rien pour le salut public. Elle laisse à César le soin de défendre l'Empire, consolée d'avance de l'invasion et aussi prompte à s'attaquer aux chefs barbares, Théodoric, Clovis, qu'elle l'avait été à couvrir l'Empereur. »

Je pourrais multiplier les citations sur ce sujet, mais je préfère renvoyer le lecteur ou la lectrice à l'immense manuscrit d'arguments fournis ici et là sur le banditisme systématique de l'Eglise, cet abominable pilier de l'Etat.

Eglise et Etat, deux coquins unis contre

la pensée, trop longtemps redoutés, mais qui disparaîtront à l'aube de la raison.

Fortuné Henry

Antoine Antignac.

BEAU LANGAGE

Ils ont en horreur les réunions qui se terminent dans le calme ; ils ont toujours peur de manquer une occasion de sauver la société et pour ne pas tomber dans le travers de ces corps qui s'entourent dans l'inaction, ils sortent leurs brigades centrales.

C'était vendredi soir aux Sociétés Savantes que Louise se retrouva en contact avec tous ceux qui l'aiment et qui étaient heureux, après avoir manqué de la perdre, de la retrouver plus jeune, plus vigoureuse, meilleure même que jamais.

La réunion fut calme et digne ; c'était la visite que l'on rend à une convalescente chère.

La sortie se fit sans incidents et Louise, accompagnée d'amis, se retrouva à travers une haie de plastrons équivoques et d'uniformes barrés du chiffre des réserves.

Les circulez ! circulez ! se répétaient traditionnellement et toujours stupides quand le matricule 102 de la 3^e brigade dit assez haut et volontairement pour être entendu au moment où la voiture de Louise partait : La vieille garce... Je répète l'injure parce qu'elle est telle qu'elle ne peut atteindre personne dans la bouche d'un policier.

Je relevai le propos, tançai son auteur qui, voyant la provocation manquée, menaçait d'arrestation. Les yeux des hyènes flamboyaient, méchants assouffés de coups. Sous le cinglement de quelques vérités, les agents se turent, je sortis.

Je sortis navré de voir qu'un homme de trente ans, parce que la Société lui accordait la lice qu'on donne aux domestiques, se croit obligé d'être moralement sale parce qu'instrument d'autorité.

Ils peuvent avoir la haine de celui qui, étant révolté, jette sur eux le regard de dédain qu'ils méritent ; ils peuvent avoir hâte de frapper et d'insulter celui qui a foulillé le système dont ils vivent, la société qu'ils défendent ; mais ma compréhension s'arrête là.

Je ne peux comprendre l'expression de cet homme ; elle est faite de haine, de haine surtout.

Etait-ce un ordre pour provoquer ? Etait-ce seulement le cri crapuleux d'un veule agissant pour son compte ? Je n'ose me prononcer.

Mais dans un cas comme dans l'autre, je me demande si, le jour du grand chambard, il ne serait pas enfantin d'essayer d'en faire des cervaeux d'homme au lieu de les expéder policer un paradis de malfaiteurs ?

L'ÉGLISE

Les personnes à cervaeux rudimentaire, les esprits sans résistance que les sycophantes en soutane tiennent dans leurs rétés, son irrésistiblement attirés par l'ombre qui règne dans les chapelles, les églises et les cathédrales. Dans le milieu parfumé d'encens et de myrrhe, où pour le Dieu imaginaire, des males ayant une robe comme les femmes se livrent à des invocations ridicules, croyants et croyantes s'approchent de la Sainte Table, s'agenouillent à chaque autel, s'inclinent avec respect devant le Saint Sacrement, se rouent fortement devant un quelconque tabernacle. Ce que les prêtres, le pape et le bonze éternel pouffent d'un rire puissant à toutes ces grimaces, à cette comédie des humains.

Les préjugés religieux ont de vigoureuses racines ; les extirper n'est pas une affaire minuscule.

Des milliers d'ignorants ne doutent pas de l'existence d'un être fictif et font tout pour lui complaire, se le rendre favorable ou entretenir dans une grasseoisivete les histrions dangereux issus des séminaires ou des congrégations.

L'Eglise est un organisme de corruption et de lâcheté. Par ses maximes elle perturbe l'entendement, dévitalise les consciences, fai tecloré en les âmes la bassesse et la perfidie. Merveilleusement agencée pour courber les fronts, ennuquer les individus, elle donne naissance à toutes les trahisons, détermine les crimes les plus odieux. Gouvernement spirituel, elle s'est peu à peu transformée en autocratie de l'or. Opposée par intérêt à toute autorité établie, elle n'hésite jamais à s'allier aux despotes du moment, en haine de la raison, de la pensée libre, de l'émancipation intégrale des peuples.

Quand elle a pu gouverner seule, la théocratie a été impitoyable. Mon royaume n'est pas de ce monde, fait-on dire à Jésus-Christ auquel, deux cents ans après sa mort, des funistes, sacerdotaux, des fripoteurs d'âmes, attribuèrent des propos miraculeux.

Contrairement au fil des nuages, l'Eglise, dédaignant à bon escient les richesses célestes, peut s'élever triomphalement, en russe comme : Vivent les biens temporels, les autres ne sont pas !

L'Eglise, peu scrupuleuse sur le choix des moyens, employant tantôt l'astuce, tantôt la violence, imitant en cela n'importe quel

gouvernement, a grossi son douaire jusqu'à la pléthora.

Depuis des lunes et des lunes, son magot mobilier et immobilier a pris des proportions inouïes. Si les travailleurs laissent faire la pieuvre cléricale, ce monstre tentaculaire se gorgera de son sang sans espoir d'échapper à ses ventouses.

Certain gouvernement, le nôtre, ayant

besoin de l'Eglise pour étouffer les instincts

de révolte, la combat pour la forme, avec

des armes fragiles, n'osant ou ne voulant

l'abattre sans pitié. Ce que rêve la

dirigeance républicaine est la suprématie

absolue sur son troupeau d'esclaves laïques

et non point l'abolition de l'Eglise.

Ensuite, le péril sous le faix bancocratique ou civil.

L'Eglise est un monument de barbarie,

d'iniquité. Ce monument, élevé par l'inconscience des hommes, doit être détruit de

fond en comble par les foules insurgées et

clairvoyantes. Ce n'est pas les timides

coups de pic, si coups de pique il y a, des

anticlériaux du gouvernement qui réalisent

cette œuvre de salubrité sociale.

Quand les révolutionnaires se remémorent

les forfaits de l'Eglise, leur sang bouillonne

d'indignation.

Lisez ces lignes significatives de Proudhon :

« De l'an 312 à l'an 394, il a été livré pour

le compte du christianisme, entre les

compétiteurs païens et chrétiens de l'Empire,

18 grandes batailles, sans compter les

séditions, les révoltes, les réactions, per-

secutions, massacres, spoliations, etc.

« L'Eglise accapare l'or, l'argent, le numéraire,

et dépouille les temples des Dieux, qui

lui livrent Constantin et ses successeurs ;

s'adjuge les propriétés consacrées à l'ancien culte, capte les héritages, fonde des

couvents ; jette les fondements de la ser-

vitude féodale. Tout occupée d'asseoir sa

hiérarchie, de préparer sa centralisation,

elle ne fait rien pour le salut public. Elle laisse

à César le soin de défendre l'Empire, con-

solée d'avance de l'invasion et aussi

prompte à s'attaquer aux chefs barbares,

Théodoric, Clovis, qu'elle l'avait été à couvrir

Quelle drôle d'idée de nous raconter des histoires d'étagés vaseux, quand la question est celle-ci : « Doit-on tolérer l'intolérance ? Si oui, pourquoi ? »

Creuse nous raconte aujourd'hui d'autres histoires complètement étrangères à la question syndicale. Il nous parle d'engueulades (il a l'air de croire que nous passons notre temps à engueuler sans explications), d'individus en mal d'originalité (ça, c'est rose). Je me reconnaît tout de suite, c'est ainsi que me désignent habituellement les syndiqués), de 2 et 2 font 4 (on a écrit des bouquinis là-dessus depuis Leibnitz jusqu'à Poincaré en passant par Condorcet voir son arithmétique), de bûcherons (il paraît que je ressemble à un bûcheron qui s'imagine avoir abattu un arbre parce qu'il en a secoué les branches). Il paraît aussi que je m'écarte de la question. C'est vrai, toutes les fois que je suis assez bête pour suivre des gens qui vont ailleurs et je le regrette. J'essaierai de ne plus tomber dans ce traverſ. Enfin, Creuse nous parle encore de Diogène et semble chagrin de constater que je le traite d'imbecile. Diogène avait au moins une qualité. De même que les « kilomètres raisonnables », il n'était pas syndiqué.

Réponse à Henry Gaudry

Certainement, camarade, je crois que vous vous fourvoyez. Il y a des règles générales très précises pour les discussions. Nous aurons occasion de les indiquer ici-même. Ce sont (en les modifiant très légèrement) celles énoncées par Pascal. Elles se peuvent démontrer rigoureusement, bien entendu.

Quand deux individus les connaissent et discutent en s'efforçant de les appliquer, tout va généralement pour le mieux. Dans le cas contraire, on bafouille.

Quand, seul, un des deux individus les connaît et essaie de les appliquer, il y a temps perdu, toutes les fois qu'il s'agit de ramener l'autre à la bonne méthode, car on ne peut pas répondre à autre chose qu'à ce qui a été dit.

Quand on n'a pas devant soi un interlocuteur, quand on n'a que la préoccupation de démontrer sans être interrompu, on peut, si l'on connaît les règles de la démonstration, établir l'ordre de son raisonnement et le suivre sans déviation. On n'a pas alors à être solidaire des déviations d'autrui, on n'est responsable que des siennes propres.

Voilà, camarade Gaudry, ce que j'ai à répondre à vos remarques générales. Il y aurait bien des détails à relever dans votre article. Je n'ai pas le temps. Et puis nous devierons encore et vous me le reprocheriez très justement. Il vaudra mieux que je réponde à des observations concernant le syndicalisme, si toutefois vous ou d'autres en ont à présenter.

Réponse à certains camarades

J'ai reçu de nombreuses lettres, non destinées à être publiées, et j'ai essayé dans le cours de cette discussion de bien éclaircir les points qui m'étaient signalés. Il m'est impossible de répondre personnellement à tous. Un point pourtant serait encore intéressant à mettre en lumière.

La besogne syndicale comporte un « fourbi » extraordinaire. Il faut avoir assisté aux séances ineptes des syndicats, il faut avoir entendu les discussions stupides, où l'on ergote sur une blague quelconque, il faut avoir vu les procès-verbaux des secrétaires, il faut avoir vu la pratique des cotisations des exclusions, des compromissions, des platières vis-à-vis de l'autorité, etc., pour se rendre compte combien cette besogne est inépte, autoritaire et écœurante, et combien de pauvres diables qui se montent le coup à eux-mêmes, singent les parlementaires et les gouvernementaux.

Pourquoi les camarades qui ont appelé notre attention là-dessus n'envoient-ils pas des articles précis au *Libertaire* ?

Paraf-Javal.

Les U. P. et le Congrès Antimilitariste

Au congrès des Universités populaires, les délégués se sont prononcés pour une propagande active contre la guerre. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette décision, avec l'espérance que l'effort des U. P. ne se bornera pas à provoquer une éducation antimilitariste toute platonique. On critique l'armée, on s'indigne contre la guerre, mais le jour venu on endosse l'uniforme, et l'on part du pied gauche, avec le fusil sur l'épaule et le sabre au côté.

La propagande pacifiste entre dans une voie nouvelle. A côté des liques pour la paix, qui comptent influencer les gouvernements, l'action populaire doit pouvoir s'affirmer avec énergie. Le meilleur moyen d'éviter les guerres, c'est encore, pour les combattants, le refus de se battre, et pour les pacifistes, le refus de se laisser armer. S'il est interdit de provoquer la désobéissance et la désertion, rien n'empêche de favoriser, dans toute la mesure du possible, les jeunes gens qui veulent se soustraire à la violence des guerroyeurs. Il est même indispensable que les réfractaires trouvent à l'étranger l'appui matériel des corps organisés et la sympathie de leurs membres.

En adhérant au congrès international antimilitariste, la Fédération des Universités populaires pourrait utilement contribuer à rendre plus possible la situation de ses membres qui auront voulu se montrer logiques avec la propagande pacifiste, indiquée à son propre congrès.

H. D.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

LIVRES À LIRE

SYSTÈME MÉCANIQUE DE LA NATURE

Les divisions systématiques, classes, ordres, familles, genres et espèces, ainsi que leurs dénominations, sont une œuvre purement artificielle de l'homme. Les espèces ne sont pas toutes contemporaines ; elles sont descendantes les unes des autres, et ne possèdent qu'une fixité relative et temporaire ; les variétés engendrent les espèces. La diversité des conditions de la vie influe, en les modifiant, sur l'organisation, la forme générale, les organes de l'animal ; on en peut dire autant de l'usage ou du défaut des organes. Tout d'abord, les animaux et les plantes les plus simples ont seulement été produites ; puis les êtres doués d'une organisation plus complète. L'évolution géologique du globe et son peuplement organique ont eu lieu d'une manière continue et n'ont pas été interrompus par des révolutions violentes. La vie n'est qu'un phénomène physique. Tous les phénomènes vitaux sont dus à des causes mécaniques, soit physiques, soit chimiques, ayant leur raison d'être dans la constitution de la matière organique. Les animaux et les plantes les plus rudimentaires, placés au plus bas degré de l'échelle organique, sont nés et naissent encore aujourd'hui par génération spontanée. Tous les corps vivants ou organiques de la nature sont soumis aux mêmes lois que les corps privés de vie ou inorganiques. Les idées et les autres manifestations de l'esprit sont de simples phénomènes de mouvement, qui se produisent dans le système nerveux central. En réalité, la volonté n'est jamais libre. La raison n'est qu'un plus haut degré de développement et de comparaison des jugements...

Jean Lamarck.
(Extrait de *Philosophie zoologique*)

ERRATA

Dans l'article « A l'Ecole » du dernier numéro du *Libertaire* quelques mots ont été oubliés un peu avant la fin (2^e colonne). Voici ce qu'il faut lire :

« ... On apprend aux enfants maintenant la Déclaration des Droits de l'homme, alors que les principes qu'elle contient ne sont plus en rapport avec les aspirations et les idées plus avancées d'une grande partie du peuple. »

Il est à regretter que l'école soit en tous temps un facteur de réaction parce qu'en tous temps on y répand les idées du passé, quelquefois celles du présent, jamais celles de l'avenir.

En réalité, elle devrait être neutre... »

Auguste L...

LES RÉPONSES

Sous ce titre, nous publierons chaque semaine les réponses qui seront envoyées au camarade Fouque relativement à l'appel que nous avons publié dans le numéro 26 du *Libertaire*.

Le camarade Guillaume, de Port-Louis (Morbihan), nous écrit :

« En simple observateur, je constate que seuls jouissent d'une parfaite santé, les individus vivant en liberté, naturellement, sans luxe. Or, il y a tout lieu de croire, qu'à un moment donné, l'humanité a vécu naturellement, sans luxe et jouissait par conséquent d'une parfaite santé. Il est donc incontestable que l'allégeration de son état de santé provient d'un trop grand écart de la nature, d'un usage exagéré de l'artificiel et du luxe dont elle n'avait nullement besoin.

Si l'humanité, désabusée par les cruelles leçons de l'expérience, reléguait au musée des horreurs toute cette production artificielle aussi meurtrière que monstrueuse qui l'accable, son état de santé pourrait se rétablir. Ce serait alors la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, qui était le but suprême de chacun.

Et pour mieux prouver que la cause de

tous les maux et de toutes les souffrances de l'humanité fut et est encore la corruption individuelle, nous allons prendre quelques exemples récents.

Est-ce que les syndicats, les coopératives,

les groupes d'études sociales, les U. P., les milieux libres, les groupes d'éducation libertaire ne sont pas d'excellentes choses ?

D'où vient donc que tous ces groupements, toutes ces institutions produisent de si pitrées résultats et vont souvent à l'encontre du but qu'ils s'étaient donné ?

C'est que l'homme corrompt pour ainsi dire les institutions qu'il élève et que les meilleures choses sont par lui rendues inutiles et parfois nuisibles. C'est que tous les groupements ci-dessus, dont le but est noble, le prétexte généreux, l'exemple excellent ont été paralysés à cause des individus qui les composent et qui, au lieu d'y apporter leur énergie, leur foi robuste, leur initiative féconde, y ont traîné leurs vices honteux, leurs passions anormales, leurs mesquines ambitions et leurs calculs intérêssés.

Syndicats, coopératives, groupes d'études sociales, U. P., milieux libres, groupes d'éducation libertaire ont piteusement échoué parce que les individus qui les composent ne sont pas préparés pour mettre leurs théories en pratique.

Ainsi donc, il est bien évident que la *douleur universelle* a pour cause la corruption individuelle et que l'humanité souffre des passions et des vices de l'individu.

Il nous paraît donc que tous les révolutionnaires et les réformateurs devront se dégager des habitudes ancestrales, chercher à réfréner leurs passions anormales et leurs vices, en un mot se débarrasser à tout jamais des mœurs qui leur ont été légées par les premiers hommes.

Nous disons aux anarchistes, aux syndicalistes :

« Le succès est à ce prix. Vos générations échoueront si vous ne vous attachez à cette régénération de vous-mêmes. Et lorsque vous serez des individus conscients de vos droits, capables de vivre sans maîtres et sans patrons, vous pourrez parler de révolution, de grève générale. »

On ne fait pas une société d'hommes libres sans hommes libres.

pas dire plus ? Est-ce qu'aucun des remèdes proposés n'était le bon, qu'aucune des préputées panacées trouvées n'était la vraie ?

A notre avis, c'est parce que tous les systèmes imaginés partaient d'une base fausse, n'attaquaient pas la vraie, la seule cause du mal, de la douleur universelle.

L'Humanité était malade, il fallait la guérir, mais sans chercher le mal dont elle souffrait. Et vite des centaines de médecins accourraient, s'occupaient d'une prochaine transformation sociale, d'un changement nouveau à apporter dans les institutions gouvernementales ou d'une révolution qui bouleverserait de fond en comble les couches de la « société mourante ». A l'heure présente, on s'occupe de l'avénement, par la grève générale, d'une société basée sur le communisme libertaire.

Elle bien ! d'après moi, tous ces révolutionnaires, tous ces réformateurs font faux

se route. Il en aurait été tout autrement si ils avaient procédé avec méthode et s'ils avaient cherché à connaître le genre de malade dont souffre l'humanité et les causes qui l'ont amenée avant de vouloir supprimer ou atténuer la douleur universelle.

Ils auraient ainsi épargné plusieurs siècles de luttes inutiles, de vains efforts et de tentatives stériles aux individus qu'ils ont réussi à entraîner à leur suite.

Il nous a donc semblé logique de rechercher le mal dont souffre l'humanité et la source de ce mal. Après de patientes recherches et de laborieuses observations, nous croyons pouvoir affirmer que la douleur universelle est la conséquence de la corruption, de la souffrance individuelles. Un simple examen historique nous confirme dans cette opinion.

Ce que nous constatons d'abord en interrogant impartiallement l'histoire, c'est que

L'âge d'or n'a jamais existé.

En effet, avant l'organisation sociétale, l'homme souffrait de ses passions et de ses vices, exaspérés peut-être par l'apréte de la lutte pour la vie. Sa corruption naturelle lui faisait apporter dans tous ses actes des instincts de brute et des sentiments de féroce assez semblables à ceux que montrent les armées dans les guerres coloniales.

Les mœurs de nos ancêtres n'ont, certainement, rien qui mérite d'être donné en exemple aux générations présentes et futures. Sociologues, réformateurs et révolutionnaires ne peuvent cependant pas arguer qu'elles furent la conséquence d'une mauvaise organisation sociale, puisqu'il n'y avait pas trace d'une organisation sociale quelconque. Nous sommes donc logiquement amenés à conclure que la souffrance de l'humanité avait alors des causes toutes individuelles.

Plus tard, lorsque les hommes songèrent à se grouper en tribus, en provinces, en nations, ils apportèrent à cette constitution leurs passions et leurs vices. Et si l'organisation arrêtée était imparfaite, c'est à cause des imperfections naturelles de ceux qui l'avaient échafaudée.

Cet instinct, nullement solidariste, qui poussait ainsi les hommes à se grouper, n'eut d'autres conséquences que d'exacerber les rapports de groupe à groupe, de tribu à tribu et d'amener l'exploitation de l'homme par l'homme, qui était le but suprême de chacun.

Et pour mieux prouver que la cause de

tous les maux et de toutes les souffrances de l'humanité fut et est encore la corruption individuelle, nous allons prendre quelques exemples récents.

Est-ce que les syndicats, les coopératives, les groupes d'études sociales, les U. P., les milieux libres, les groupes d'éducation libertaire ne sont pas d'excellentes choses ?

D'où vient donc que tous ces groupements, toutes ces institutions produisent de si pitrées résultats et vont souvent à l'encontre du but qu'ils s'étaient donné ?

C'est que l'homme corrompt pour ainsi dire les institutions qu'il élève et que les meilleures choses sont par lui rendues inutiles et parfois nuisibles. C'est que tous les groupements ci-dessus, dont le but est noble, le prétexte généreux, l'exemple excellent ont été paralysés à cause des individus qui les composent et qui, au lieu d'y apporter leur énergie, leur foi robuste, leur initiative féconde, y ont traîné leurs vices honteux, leurs passions anormales, leurs mesquines ambitions et leurs calculs intérêssés.

Syndicats, coopératives, groupes d'études sociales, U. P., milieux libres, groupes d'éducation libertaire ont piteusement échoué parce que les individus qui les composent ne sont pas préparés pour mettre leurs théories en pratique.

Ainsi donc, il est bien évident que la *douleur universelle* a pour cause la corruption individuelle et que l'humanité souffre des passions et des vices de l'individu.

Il nous paraît donc que tous les révolutionnaires et les réformateurs devront se dégager des habitudes ancestrales, chercher à réfréner leurs passions anormales et leurs vices, en un mot se débarrasser à tout jamais des mœurs qui leur ont été légées par les premiers hommes.

Nous disons aux anarchistes, aux syndicalistes :

« Le succès est à ce prix. Vos générations échoueront si vous ne vous attachez à cette régénération de vous-mêmes. Et lorsque vous serez des individus conscients de vos droits, capables de vivre sans maîtres et sans patrons, vous pourrez parler de révolution, de grève générale. »

On ne fait pas une société d'hommes libres sans hommes libres.

Le meilleur moyen pour soutenir le *LIBERTAIRE*, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

Pour faire cesser un malentendu

Je vois avec plaisir que le *Libertaire* compte parmi ses rédacteurs nombre de camarades qui n'apprécient pas les procédures de discussion de Duchmann.

Il faut bien reconnaître en effet que si la discussion a pris ce tour acerbe et s'est même abîmement écartée de son but, cela est bien la faute de celui qui a entrepris cette campagne.

Si le camarade Duchmann s'était contenté d'exposer ses idées et de publier sans commentaires les opinions diverses, nous aurions pu, nous lecteurs, juger en toute impartialité, chacun selon notre intellect et faire notre profit de cette controverse.

Au lieu de cela, Duchmann a tout employé pour provoquer une polémique de personnes et non d'idées, d'abord en nommant des camarades auxquels il attribuait certains propos pour les mettre dans l'obligation de répondre, ensuite en écrivant à d'autres pour provoquer la contradiction, ou bien pour les injurier. Puis, lorsque ces personnes s'étaient laissées aller à répondre, c'était alors un débordement de sarcasmes. Le style de Mme Cleyre Yvelin était filandreux. Les théories de Mme Kaufmann amusantes. Mme Nelly Roussel était onctueuse et réservée. Mme Gatti de Gamond de mauvaise foi. Godet lui, bafouait, car par exemple, c'est joliment vrai puisque je suis tombé dans le panneau comme les autres. Aujourd'hui, nous apprenons que Mme Petit use de procédés douteux. — A qui le tour ? — Je crois qu'il y aurait lieu de répéter ici après un auteur célèbre : « Ah ! la ferme ! ... »

En effet, qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire, et croyez-vous, mon cher Duchmann, que nous achetons le *Libertaire* pour y trouver de tels racontars de Pipelet ? ... Vos injures, qu'elles s'adressent au Féminisme en général, ou bien aux Féministes en particulier, ne prouvent rien, sinon que vous n'avez pas encore compris un mot de la question que vous-même avez posée.

Le camarade Antignac, dans l'avant-dernier numéro du *Libertaire*, replace la question sur son véritable terrain et dit d'excellentes choses que tous les féministes approuveront, et pourtant il me semble être de ceux qui pensent qu'il y a inconvenient à séparer le problème féministe de la question sociale prise dans son ensemble.

« L'ordre de mobilisation » ; tous les chefs de gares, de tous les réseaux, tous les receveurs de bureaux de postes et télégraphes, ont, dans leur coffre-fort, une grande enveloppe jaune, cachetée de cire, contenant des instructions pour la mobilisation : cette enveloppe ne doit être ouverte — parbleu — que quand l'ordre sera lancé télégraphiquement, par la dite gouvernance.

Or, nous serions véritablement des ânes, si nous pensions un seul instant que cet ordre de mobilisation n'est pas le bon « coup de Jarnac » nécessaire pour sauver la Gouvernance, si la grève générale était déclarée. Dans les 24 heures, les affiches nous convoquaient tous seraient placardées, l'armée active, les flics, les gendarmes, seraient chargés de nous faire, nous exécuter, et ceux aux « enveloppes jaunes », de nous embarquer : la grève générale serait mort-née.

Il faut donc que, dans toutes les Fédérations, les syndiqués prennent l'engagement, sérieux et sincère, de ne pas aller bâler, au lieu de recruter, aussitôt qu'ils seront convoqués : Nous v'là-aah !

Les camarades des chemins de fer de l'Autriche, viennent de nous en donner la triste leçon.

Étroitement groupés, on pourrait aussi trouver le moyen de faire un « retour à l'envoyeur » de cette petite carte postale que nous recevons, et qui nous informe que la « Grande Muette » éprouverait un réel plaisir à nous recevoir 28 jours ou 13 jours, afin de nous faire « crever » si possible : nous pourrions accueillir cette invitation avec toute la « réserve » qui caractérise les « réservistes » ?

A. Ancey.

AGITATION

CONGRES ANTIMILITARISTE D'AMSTERDAM
(Groupe de Paris).

Le comité d'organisation du congrès antimilitariste d'Amsterdam, réuni samedi soir salle Salzac, a décidé de tenir quatre grands meetings à Paris, avec le concours de Domela Nieuwenhuis et de nombreux orateurs, les 6, 7, 8 et 9 juin 1904.

Il rappelle aux militants, libertaires et socialistes que le temps presse pour les adhésions et les souscriptions qui sont recueillies chez le camarade Louis Pauthier, secrétaire du Groupe de Paris, 37, rue de Buci (6^e arr.).

Une réunion privée sera tenue incessamment. Le numéro 20 de l'*Ennemi du Peuple* qui vient de paraître commence la publication des rapports qui feront l'objet de la discussion à Amsterdam.

Le secrétaire,
Louis PAUTHIER.
37, rue de Buci (6^e arr.).

AUX ANARCHISTES ET REVOLUTIONNAIRES
Camarades,

La société est mal faite. Cela veut dire que les mouvements faits sont mauvais et qu'on devrait faire d'autres mouvements que ceux là : de bons mouvements.

Les hommes ne changent pas la société parce qu'ils ne connaissent pas les mouvements à faire pour cela. Si même aujourd'hui une révolution renversait l'organisation sociale actuelle, les hommes ne sauraient pas s'organiser. Il importe qu'ils le sachent. Les livres qui donnent les indications nécessaires pour cela sont à publier et ce serait là, selon nous, faire la meilleure propagande.

Il se trouve que justement un groupe de ca-

marades s'occupe en ce moment à Paris de faire en français ce travail. Il s'agit de publier deux volumes de Para-Javal qui élucident les questions ci-dessus. Ils sont intitulés :

1^{re} *Les Faux droits de l'homme et les vrais*;

2^{me} *L'Organisation du bonheur*.

Les précédentes brochures de Para-Javal : *L'Absurdité de la Politique*, *Libre examen*, etc., ont été traduites dans toutes les langues, et il ne fait aucun bénéfice sur ces publications.

Nous avons donc pensé pouvoir faire appel au concours des groupes et camarades de tous pays pour nous aider à faire l'édition française des deux volumes ci-dessus qui feront plus de 200 pages chacun.

Il nous faudrait pour cela 1,500 francs. Quand nous aurons la moitié de la somme on commencera la publication. Nous avons déjà reçu 75 francs, avant tout appel.

Les souscripteurs seront remboursés comme suit :

1^{re} En un nombre de ces brochures, à leur proportion, correspondant au montant de leur avance.

2^{me} De suite, en brochures de Libre Examen, comptées à 0 fr. 20 au lieu de 0 fr. 25 (port en sus).

Ces deux volumes parus en français, les groupements auront la facilité de les traduire et éditer dans leur langue respective.

Nous prions donc tous les camarades et groupements de vouloir adresser leurs souscriptions à Michel Franssen, 13, rue Montparnasse, Paris (6^e arr.), qui répondra à toutes demandes de renseignements.

N.B. — Tous les journaux anarchistes du monde entier sont priés de reproduire cet appel.

GRENOBLE. — Aux camarades cordonniers.

— Nous venons faire appel aux camarades libéraires de la corporation afin qu'ils nous aident à sortir de la triste situation dans laquelle elle se trouve. Se croyant émancipé, l'ouvrier cordonnier prétend rester dans l'isolement le plus complet. Les résultats, on les connaît, c'est un travail de moins en moins rétribué. Ainsi, à l'heure actuelle, les ouvriers cordonniers de Grenoble gagnent au moins 25 % de moins que leurs camarades de Dijon. Il faut fournir 15 à 16 heures de travail journalier pour un gain de 18 à 20 francs par semaine. C'est un gain ridicule dont aucun homme de peine ne voudrait se contenter. Tout cela grâce à la dispersion des forces. Est-ce trop de compter sur les libertaires pour nous aider à sortir de cette situation ? Désabusés de la politique ils se trouvent mieux placés que quiconque pour s'occuper activement du relèvement de nos conditions de travail sur la place de Grenoble.

Nous espérons qu'ils répondront à notre appel et nous apporteront leur ardeur combative.

Le Syndical.

ESPAGNE

A Barcelone, le camarade Juan Navarro a été arrêté sous le prétexte qu'il pourrait bien être l'auteur d'une feuille clandestine qui doit se publier, « mais qui n'a pas encore paru », ceci est bien espagnol ! L'inquisition ne faisait pas mieux.

M. Maura, dit Trompe-la-Mort, pour sauver sa vilaine peau — croit-il — n'étant pas satisfait de la mansuétude des conseils de guerre qui ne condamnent quelquefois qu'à douze ans de travaux forcés des journalistes, vient de soumettre aux « cortés » un projet de loi contre la liberté de la presse; on peut encore restreindre, d'après lui, la liberté en Espagne.

Que les Espagnols prennent garde ! Les lois liberticides n'affecteront pas seulement les anarchistes ; déjà les prisons regorgent de républicains, de socialistes et de libres penseurs. Si la folie de cet homme néfaste n'est pas enrayerée, on peut s'attendre aux pires calamités. Aussi le journal « Tierra y Libertad » engage vivement les camarades à soutenir de tout leur pouvoir la vigoureuse campagne des républicains contre les atrocités d'Alcalá-del-Vaile.

BOHÈME

Le mouvement anarchiste parmi les mineurs de Bohême prend une extension considérable.

En vente au "Libertaire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LE PROBLEME DE LA REPOPULATION, par Sébastien Faure. 0 15 0 20

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Neftalau) 0 10 0 15

Communisme et Anarchie (P. Kropotkin) 0 10 0 15

L'Absurdité de la politique (Para-Javal) 0 15 0 20

Libre examen (Para-Javal) 0 25 0 20

Les deux haricots, image par Para-Javal) 0 10 0 10

La Substance universelle (Albert Bloch et Para-Javal) 1 25 1

Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaures, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Géraut-Richard. La livraison. 0 15 0 15

Lueurs économiques (Jacques Sautarel) 0 25 0 35

Désenchantements (Jacques Sautarel) 0 30 0 50

Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brutat ; couverture de Couturier. 0 50 0 60

fin de la Congrégation — Commentement de la Révolution (U. Gohier) 0 20 0 25

Morale anarchiste (Kropotkin) 0 15 0 20

Machinisme (Grave) 0 10 0 15

Panacée révolutionnaire (Grave) 0 10 0 15

Colonisation (Grave) 0 10 0 15

A mon frère le paysan (Reclus) 0 10 0 15

Entre paysans (Malatesta) 0 10 0 15

Militarisme (Domela) 0 10 0 15

Aux femmes (Gohier) 0 10 0 15

La femme esclave (Chaugui) 0 10 0 15

L'Art et la Société (Ch. Albert) 0 15 0 20

L'Education libertaire (Domela) 0 10 0 15

Déclarations d'Ettiene (I.) 0 10 0 15

Greve générale (par les Étudiants) 0 10 0 15

L'Anarchie et l'Eglise (Reclus) 0 10 0 15

Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert) 0 75 0 90

Auguste Rodin, statuaire (Veidaux) 0 25 0 30

La guerre de Chine (U. Gohier) 0 25 0 30

Les Temps Nouveaux (Kropotkin) 0 25 0 30

Aux Anarchistes qui s'ignorént (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Anarchie (A. Girard) 1 » 1 25

L'Anarchie (Kropotkin) 0 10 0 15

L'Education pacifique (A. Girard) 3 » 3 50

Éléments de science sociale (La Pauvre, la Prostitution, le Celibat), 1 vol. in-8° 500 p. 3 » 3 50

Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p. 4 » 4 60

En révolte, poésies, par Antoine Nicollai, préface de Charles Malato. 0 75 0 85

De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes) 2 25 2 25

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin) 1 25 1 75

La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault. 0 20 0 30

Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire. 0 10 0 15

La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce. 0 10 0 15

La « Mano Negra » et l'Opinion française ; couverture de J. Hénault. 0 05 0 10

Un peu de théorie (Malatesta) 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20

Un problème poignant (E. Girault) 0 20 0 25

La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault) 0 15 0 20

L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20

En période électorale (Malatesta) 0 10 0 15

L'Immoralité du mariage (Chaugui) 0 10 0 15

Causeries libertaires (J. de Ourthe) 0 10 0 15

Pourquoi nous sommes internationnalistes 0 15 0 20

Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0 80

Nouveau Manuel du soldat. 0 10 0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Ellitzbach) 3 » 3 50

Les tablettes d'un lésard (Paul Paillette) 2 50 2 80

Les Soliloques du pauvre (Jehan Richet). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein 3 » 3 3

Les Cantilènes du malheur (Jehan Richet) 1 25 1 50

La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4) 2 75 3

De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) 2 » 2 90

couverture de Steinlein) 0 80 1

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot 0 20 0 30

Véhémentement (poésies) (A. Veidaux) 1 » 1 50

La Chose filiale (3 actes en prose) 1 50 2

(A. Veidaux) 2 75 3 25

Guerre et Militarisme (Jean Grave) 0 20 0 30

Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delésalle) 0 10 0 15

Cards, 25 postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault. 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Cour